

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Après *Les vues animées*, voici le théâtre et l'opéra**  
Michel Tremblay, *Douze coups de théâtre*, Montréal, Leméac,  
1992, 272 p.

Adrien Thério

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1992). Review of [Après *Les vues animées*, voici le théâtre et l'opéra / Michel Tremblay, *Douze coups de théâtre*, Montréal, Leméac, 1992, 272 p.] *Lettres québécoises*, (68), 42–43.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Après *Les vues animées*, voici le théâtre et l'opéra

BIOGRAPHIE  
Adrien Thério

Il est des moments dans notre vie qui nous marquent à tout jamais.  
Michel Tremblay nous les raconte.

**M**ICHEL TREMBLAY NOUS A RACONTÉ, dans un livre publié en 1990, intitulé *Les vues animées*, comment il en était arrivé à se passionner, très jeune, pour le cinéma. Cette fois avec ses *Douze coups de théâtre*, il reprend le même itinéraire que dans le livre précédent pour nous raconter comment lui était venue sa grande, son immense passion pour le théâtre et, finalement, l'opéra. Mais le sujet principal ne l'empêche pas, comme dans l'autre livre, de faire une sorte d'autobiographie de Tremblay, l'enfant, l'adolescent et le jeune homme.

Le premier chapitre, qui s'intitule «Babard le petit éléphant», commence ainsi : «J'ai assisté à mon premier spectacle de théâtre à l'âge de six ans.» Le jeune Tremblay s'était fait un ami du fils du voisin d'en haut qui, par hasard, se nommait Bruno Paradis. Sa femme ne semblait pas l'avoir en haute estime. Mais survient la sœur de cette dernière qui, un jour, invite Michel à aller voir un spectacle qui s'appelle «Babar le petit éléphant», avec Jean son neveu. Tremblay veut d'abord savoir ce que veut dire le mot spectacle. On le lui explique. Mais comme ce «spectacle» se donne dans une église, il veut savoir si tous les spectacles se donnent dans une église. Enfin, laissons la leçon de français (elle se poursuit pendant quelques pages) et arrivons enfin dans ce théâtre qui «ressemblait beaucoup à un théâtre où on projetait des vues». Et la pièce allait-elle être en anglais puisqu'on était dans une église anglaise ? Fini le temps des questions. «Mais mon cœur chavira aussitôt que le rideau fut ouvert.» Et la suite nous prouve que ce chavirement va durer :

*Derrière, c'était tellement magique — avant même qu'un seul personnage n'apparaisse — que j'en eus le souffle coupé. Cette magie provenait des couleurs, de l'agencement des couleurs, des formes, aussi, parce que rien dans ce que je voyais ne ressemblait à ce que j'avais vu jusque-là, mais, malgré le fait que tout était si différent que dans la vie, je comprenais ce que je voyais : ce morceau de carton ou de bois ressemblait à un arbre même s'il n'en avait que vaguement l'allure; le ciel, derrière, trop bleu pour être vrai. L'était quand même, comme les fleurs trop grosses, la balançoire trop jaune. Tout était bâti tout croche mais tout était tellement beau. Et que dire de la maison ! Une maison comme dans les livres, voilà, c'est ça qui me ravissait le plus : une maison comme dans les livres s'élevait là, devant mes yeux, grande et belle et dont jailliraient, je le sentais, des merveilles. (p. 32)*

Est-ce possible, à six ans, de deviner aussi bien ce que c'est que le théâtre. Les vues animées, c'est un peu beaucoup le reflet direct de la vie. Le théâtre, c'est autre chose. Et c'est cette autre chose que l'auteur, aussi jeune, venait de comprendre. Nous en aurons la confirmation, quelques années plus tard, alors que, adolescent, il se rend voir *La tour Eiffel qui tue* de Guillaume Hanoteau, mise en scène par Paul Buissonneau. Ces deux heures de spectacle furent pour lui «parmi les plus importantes, les plus décisives de [sa] vie. Paul Buissonneau [lui] donna ce soir-là l'une de mes plus grandes leçons de théâtre : il [lui] apprit la signification et la magie de la transposition.» Il dira même un peu plus loin : «Pour la première fois de mon existence, je ne croyais pas ce que je voyais, je jouais à y croire.»

Mais les choses vont plus loin. Tremblay avait été pris par le cinéma, comme par le théâtre, très jeune, mais il n'avait jamais rêvé de faire du cinéma, peut-être, explique-t-il, parce que le cinéma venait de France, d'Italie ou des États-Unis. Mais je n'en suis pas convaincu. Tremblay sentait, devant toutes ces transformations, qu'il venait de trouver sa voie :

*[...] mais là, devant cette invention de tous les instants, cette intelligence à transformer les choses les plus ordinaires en un Paris du début du siècle plus vrai que nature, ce travail collectif qui avait l'air d'un travail collectif, je sus tout de suite qu'il fallait qu'un jour j'en fasse partie. Je dirais même plus, je sus ou, plutôt, j'eus la vision que j'en ferais un jour partie. Ce qui se passait ce soir-là sur la scène allait devenir, je le sentais, le but de ma vie ! (p. 52)*

Mais le jeune homme doit continuer l'école. Il livre des pizzas pour se faire un peu d'argent de poche. Mais il commence aussi à écrire des histoires et des pièces de théâtre. Il écrit, mais n'est pas satisfait. Il jette presque tout au panier. Il recommence. Il envoie des textes à des concours de jeunes auteurs. Il ne gagne pas. Puis il se décide à envoyer un texte qui lui tenait particulièrement à cœur : *Le train*. C'est la dernière fois qu'il peut participer à ce concours, car il vient d'avoir vingt et un ans.

Entre-temps, il y a *Lady Monique*, une pièce dont lui et sa mère se





# TREMBLAY



souviendront longtemps pour des raisons tout à fait différentes. Il y a deux pièces de Marcel Dubé, *Le temps des lilas* et *Un simple soldat*. La deuxième, il l'avait vue à la télévision avec son père qui n'avait rien compris parce qu'il devenait de plus en plus sourd. Et c'est Michel qui, comprenant enfin pourquoi son père n'est pas de bonne humeur, entreprend de lui raconter la pièce d'un bout à l'autre. Et le père avait pu aller se coucher rasséréné. Devant les explications de son fils, il comprend que la pièce de Dubé est forte. Michel n'est donc pas le seul de la famille à aimer le théâtre. Quant au *Temps des lilas*, qu'il a vue au théâtre, même s'il en garde un souvenir confus, cette pièce lui fait comprendre que le théâtre n'est pas une chose qui se passe toujours ailleurs. Il termine ce chapitre en disant : «Et l'impression d'avoir enfin le droit d'appartenir, malgré mes origines, malgré mon odeur, à quelque chose de grand.» C'est un bel hommage qu'il rend à Dubé.

Mais notre mauvais acteur («Ma carrière d'acteur», coup six) continue à explorer l'espace du théâtre, tout en faisant trois ans à l'école des arts graphiques pour se préparer à gagner sa vie, et il finit par découvrir par lui-même l'opéra. Et comme l'opéra, c'est aussi du théâtre, il continuera, au fil des jours, à se documenter, jusqu'au moment où il fera connaissance avec *Tristan und Isolde*. Il s'agit d'une histoire un peu loufoque, énorme, qui ne pouvait arriver qu'à Tremblay. Au sortir d'un film, il décide de rentrer chez lui à pied. Il emprunte rue University et, tout à coup, fait la rencontre fortuite d'un acteur très connu, idole de sa mère et de beaucoup de femmes, semble-t-il. L'autre l'accoste et l'invite chez lui. Il demeure à Westmount. On s'y rend à pied. Tremblay avait bien précisé qu'il acceptait de se rendre chez lui, mais sans rien promettre. Passons pardessus quelques pages. Avant de repartir, il découvre dans la discothèque de son hôte *Tristan und Isolde* de Wagner. C'était le seul album de la discothèque. L'homme lui parla de cet opéra avec une telle chaleur que le jeune homme voulut l'emprunter. Mais l'autre tenait à ce vieil enregistrement de Furtwängler. Tremblay promit de le lui ramener et lui donna son numéro de téléphone. Et ce fut, dans la semaine qui suivit, un Tremblay en délire qui fit craquer les murs de l'appartement, chez lui. Il fit jouer le disque pendant des heures et des heures aussi fort qu'il le pouvait. Il nous avoue : «C'est avec cet enregistrement de *Tristan und Isolde* que j'ai découvert le vrai imaginaire de l'opéra.» À la fin de la semaine, le propriétaire du disque appela. Il voulait ravoir son disque. La mère reconnut la voix de l'homme.

*Quelque part, au fond d'elle-même, un petit quelque chose ou une très grande partie de son âme, je ne l'ai jamais su, venait de s'effondrer en réalisant que son fils était en train d'expérimenter, de vivre un de ses propres fantasmes.*  
(p. 179)

Ce coup numéro six est certainement un des plus forts du livre.

Avec *L'enlèvement au sérail* que Léopold Simoneau et Pierrette Alarie chantèrent en anglais parce qu'un chanteur canadien anglais ne pouvait chanter en français, Tremblay se sent insulté et commence à comprendre qu'il fait partie d'une minorité. De retour chez lui, il en

pleurera de rage. *L'opéra de quat'sous* avec Monique Leyrac lui fera un peu oublier cette aventure. Puis un jour, quelqu'un appelle chez lui et demande à parler à Michel Rathier. Sa tante répond qu'il n'y a pas de Michel Rathier chez elle mais, au même moment, Michel Tremblay prend le récepteur et admet que Michel Rathier, c'est lui. Il savait que c'était quelqu'un de Radio-Canada qui l'appelait, à propos du *Train* qu'il avait envoyé au concours des jeunes auteurs. Une histoire abracadabrante cette fois. On refuse de lui dire s'il a gagné. On l'interview pour savoir s'il connaît tel ou tel auteur. Tremblay se rend compte qu'on se demande s'il n'a pas plagié. *Le train* avait remporté le premier prix. Mais la journée avait été exténuante. Nous sommes en 1964. Après avoir gagné ce prix, Tremblay comprit qu'il devait continuer à écrire même s'il juge aujourd'hui cette pièce très faible. Et puisque vous savez maintenant que l'auteur adore l'opéra, ne vous demandez pas pourquoi il y a des chœurs dans certaines de ses pièces.

Une fois de plus, l'auteur nous prouve que sa mère guide sa plume dans les scènes les plus mémorables de ses pièces alors que son père lui souffle les bonnes réparties. Car, s'il est écrivain aujourd'hui, c'est de leur faute. Et le fils le sait très bien.

Entre le 24 avril et le 1er mai 1993,  
ne manquez pas

**Le festival national  
du livre .**

Pour information :  
Ginette Beaulieu (514) 282-9962

**LA PUB** C'EST  
PAYANT

POUR  
ANNONCER  
DANS

**Lettres québécoises**

**BENOÎT MARION**

RESPONSABLE DE LA PUBLICITÉ

TÉL.: (514) 525-9518 • TÉLÉC.: (514) 523-9401